

9^e DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE

Dimanche 26 juillet 2026

Jésus, dans l'évangile, Paul, dans l'épître, nous mettent en garde contre la cécité coupable de leurs contemporains, cécité qui nous menace nous aussi, qui sommes parvenus pourtant, comme dit l'Apôtre, « à la fin des temps ». Ce qui nous tire de la cécité, ce qui ouvre nos yeux, c'est ce que nous appelons la foi, la foi que nous proclamons chaque dimanche après le sermon. En effet, « la foi est le moyen de posséder déjà ce qu'on espère, et de connaître des réalités qu'on ne voit pas », dit l'auteur de l'épître aux Hébreux. La foi nous fait déjà goûter ce royaume dont nous attendons la pleine manifestation. Mais « c'est de nuit », comme dirait S. Jean de la Croix. La foi a un seul objet : c'est Dieu. Elle nous donne réellement Dieu. Par la foi, donc, nous possédons Dieu. Mais nous le possédons comme ne le possédant pas. Car Dieu est toujours au-delà des idées que nous pouvons nous en faire ou des sentiments que nous éprouvons quand nous nous tournons vers lui. Dieu est Esprit et seul notre esprit peut en faire l'expérience. Mais seulement voilà : nous sommes terriblement attachés à ce qui est matériel et sensible. La plus grande partie de notre énergie est consacrée à l'acquisition de tels biens. Biens qui nous sécurisent parce que nous pouvons les comptabiliser, en faire le tour : ils nous donnent l'illusion de la solidité, de la pérennité. Ils sont comme une assurance contre cette mort que nous redoutons, ce moment où il nous faudra tout lâcher, non seulement le superflu mais aussi le nécessaire. La mort, disait l'écrivain allemand Ernst Jünger, qui avait connu les champs de bataille de la 1^{re} Guerre mondiale, c'est « l'amputation totale ». Nous sommes à ce point désireux de nous prémunir contre cet angoissant inconnu qu'est la mort que nous parvenons même à « matérialiser » les biens spirituels pour les « stocker » dans nos « greniers spirituels » comme le riche laboureur de l'évangile de S. Luc (Lc 12, 13-21).

La foi, d'attitude vis-à-vis d'une personne – Dieu, en l'occurrence –, devient alors un bien à posséder. Elle devient une richesse dont on s'enorgueillit et dont on relève l'absence ou l'imperfection chez les autres avec une pointe de condescendance. Au lieu d'être cette ouverture du cœur sur laquelle, au témoignage de l'Écriture, les patriarches ont risqué leur existence nous risquons d'en faire un catalogue de vérités plus ou moins étranges – fantaisistes diront certains – auxquelles il convient d'adhérer comme on adhère à une idéologie ou au programme d'un parti. Il est vrai que la foi n'est pas qu'une ouverture béante, sans contenu. Elle est aussi un enseignement, articulé, mis en forme par ceux que le Christ a précisément institués pour être les gardiens du « dépôt », « gardiens de la Tradition », si j'ose dire... Mais voilà : les dogmes ne sont pas l'objet de la foi, ils en sont le moyen. Ce qui est visé au travers de la foi, par le moyen des dogmes, c'est, comme dit Pascal, le « Dieu de Jésus-Christ, et non celui des philosophes et des savants ». Les dogmes, dit S. Jean de la Croix, sont comme le « reflet argenté » (visible) d'eaux cristallines (invisibles) dont la profondeur est insondable. C'est à un « plongeon » (justement initié au baptême !) que nous sommes invités en croyant, en mettant notre foi en Dieu. Nous filerons vers ces profondeurs obscures et pourtant plus lumineuses que le ciel. Mais cela suppose tout le contraire de l'attitude décrite précédemment, celle du riche enserrant ses biens dans son grenier. Plonger dans l'acte de foi, cela revient à s'exposer, à prendre des risques, à s'abandonner. Comme David qui se défait de la cuirasse de Saül pour aller affronter Goliath. Croire est un processus par lequel on se fait pauvre, vulnérable, un processus par lequel on renonce progressivement à toutes ses sécurités. Cela ne signifie pas pour autant que la foi est incertaine ou que sa perfection ne consiste que dans son dépassement. On entend parfois dire qu'il faut « renoncer à ses certitudes ». L'expression est éminemment ambiguë. Elle est vraie s'il s'agit de renoncer à tout ce précipité matériel et sensible que nous nous forçons dans le domaine spirituel pour nous protéger. Mais elle est fautive si l'on veut dire que la foi n'atteint pas réellement Dieu. Il n'y a rien de plus certain que la foi parce que précisément elle ne vient pas de notre petit esprit étrié mais parce qu'elle est directement infusée en lui par Dieu lui-même. Ce qui est vrai, c'est que la foi donne l'impression d'être incertaine. Mais ce n'est pas par manque d'intelligibilité, c'est plutôt par excès. C'est par surintelligibilité. Car notre esprit n'est pas « capable » de Dieu au point de l'embobiner comme une araignée enserre sa proie

dans un cocon. Dieu est toujours plus grand aimait à dire S. Ignace de Loyola. Si la foi nous semble incertaine, si elle nous paraît ténèbres, au regard des lumières de notre esprit, c'est parce que son objet est à ce point lumineux qu'il nous éblouit, et donc nous aveugle. Nous sommes un peu comme des chouettes qui ne peuvent prendre leur essor que dans le clair-obscur, la lumière résiduelle de la nuit. Le jour lui, c'est-à-dire le royaume manifesté, nous aveuglerait. Alors, comme dit S. Paul, « nous cheminons dans la foi, non dans la claire vision ». Cette claire vision, elle est l'objet de notre espérance, et elle est Dieu dans toute sa beauté, son éclat, sa majesté. Ce qui nous attire vers ce but, c'est « l'amour qui a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit » et qui se traduit par un désir incoercible de voir Dieu, car « l'homme passe infiniment l'homme » dit encore Pascal. Nous sommes faits par Dieu, pour Dieu, même si notre nature ne devient capable de Dieu que sous l'emprise de la grâce. Foi, espérance et charité, vous vous en rendez compte, ne sont pas trois « choses » que nous posséderions, de beaux diamants serrés dans un coffre. Ce sont plutôt les trois pièces du moteur de notre existence prise dans son intégralité.

C'est pourquoi cette veille à laquelle nous sommes conviés est comparable, par le dynamisme qui la traverse, à une route. Nous sommes, à l'instar des patriarches, des « étrangers et des voyageurs » sur cette terre, aspirant à « une patrie meilleure, celle des cieux ». Nous ne sommes pas des nomades perdus dans le désert, nous sommes des pèlerins de l'Absolu, en marche, à travers les lumières et les ombres de cette vie, vers la cité sainte, la Jérusalem céleste, le lieu où nous ne finirons jamais d'explorer la magnificence de Dieu, allant de « commencement en commencement par des commencements sans fin » comme le disait au 4^e siècle S. Grégoire de Nysse. Tout cela induit un style de vie, un régime allégé, une véritable diététique spirituelle. Quiconque est familier des randonnées sait qu'il doit renoncer au superflu, faire l'expérience de la frugalité, pratiquer une certaine pauvreté. Il faut apprendre à se désencombrer, et cela dans tous les domaines : celui de nos biens matériels et affectifs bien sûr, mais aussi, de manière plus subtile, celui de nos biens intellectuels et même spirituels. S. Jean de la Croix, un maître en cette question, parle de « nudité d'esprit ». C'est lorsque nous sommes vides de tout ce qui n'est pas Dieu que Dieu peut venir nous combler de sa présence. « Ouvre ta bouche, moi je l'emplirai » dit un psaume. Nous retrouvons ici une dimension fondamentale de la foi : accepter de ne pas compter sur soi mais s'en remettre entièrement à Dieu. Demandons à Dieu de réaliser en nous cette ouverture. La collecte nous invite à lui demander ce qui lui plaît de nous donner, c'est-à-dire Lui-même !